

## La naissance des noms de rue au Moyen Âge et les premières appellations nancéiennes

P. Corbet

Président de l'Académie de Stanislas

Le thème retenu pour notre échange, « Les rues de Nancy : dénominations, commémorations », prolonge, pourrait-on croire, le sujet traité l'an dernier sous la présidence de Mme Françoise Mathieu, « Les places dans la ville ». Des places aux rues, la transition est comme naturelle. Mais la question d'aujourd'hui est différente. Car il s'agira moins d'architecture, de circulation, de sociabilité, que d'hommage et de mémoire, que d'inscription dans la paysage et dans l'histoire.

Ce problème n'a pas été choisi par hasard. Il constitue une question d'actualité. Non que la commémoration, par les noms de rue spécialement, soit chose nouvelle. Elle existe à un haut niveau dans nos sociétés depuis au moins deux siècles, depuis la Révolution française. Mais elle se pose dans les premières décennies du XXI<sup>e</sup> siècle avec une acuité particulière, avec des arrière-plans neufs, complexes et mouvants, certainement liés à des phénomènes d'évolution et de fragmentation sociale et culturelle. La lecture des journaux fait régulièrement savoir l'existence de débats, la nécessité des justifications, ainsi que la gestion prudente des choix et des manifestations d'inauguration. Il était donc bon, a-t-il semblé, que les connaissances sur le sujet des noms de rues soient à nouveau exposées et pour une part renouvelées. Du fait de la présence d'experts éminents en son sein, l'Académie de Stanislas pouvait sans crainte se livrer à cet exercice.

Nous allons donc y procéder en reprenant l'organisation classique de nos rencontres. A la suite de l'introduction que je vais poursuivre, trois communications successives, celles de MM. Bonnefont, Grandemange et El Gammal, envisageront des aspects du problème. Chacune sera suivie d'un échange, que nous souhaitons libre et nourri, avec les auditeurs. M. le Maire nous dira sans nul doute son sentiment à la fin de cette matinée.

Avant d'aborder le cœur des questions, permettez-moi de rappeler un point de vue émouvant, celui du grand essayiste George Steiner, représentant de premier plan de la tradition humaniste et occidentale. Dans une conférence où il évoquait les épiphanies, les ancrages concrets de l'identité européenne, après avoir cité les cafés (de même que le Président Macron dans son discours à la Sorbonne !), il désignait « les rues et les places portant des noms d'hommes d'Etat, de savants et d'artistes ». Steiner discerne là un des marqueurs de l'Europe : on voit que notre sujet n'est pas une petite affaire.

Depuis quand ? À ma vive satisfaction, la chronologie fait apparaître le Moyen Âge (dont l'histoire est ma spécialité professionnelle) comme l'époque décisive. Au moins pour la question de la nomination des rues. Car la commémoration n'y existe guère (encore que, dans une ville sœur, Reims, une artère majeure, la rue du Barbâtre, porte très anciennement le nom d'une grande bataille du XI<sup>e</sup> siècle, Barbastro, remportée par des chevaliers croisés sur des émirs musulmans d'Espagne). Commémoration donc déjà.

Mais il faut surtout rappeler que le terme même de rue est médiéval. Il vient du latin *ruga* qui signifie encore, à l'époque carolingienne, la piste, le chemin. Dans le siècle qui suit l'an Mil, surtout vers la fin de celui-ci, le mot se spécialise pour désigner « l'espace délimité par des maisons continues ». Contracté en *rua* dans les textes en langue latine, il fait disparaître le mot antérieur le plus proche, *vicus*. La dénomination des rues suit dans le même contexte historique. Le fait conduit,

au passage, à souligner que, malgré son caractère de civilisation éminemment urbaine, le monde romain, pourtant créateur d'un urbanisme élaboré, ignorait les noms de rue. La ville romaine se structurait par rapport à des voies importantes et nous avons tous retenu de nos études le croisement central et à angle droit du *cardo* et du *decumanus*, mais ces termes demeureront techniques et les Romains n'attribuaient pas à leurs artères citadines des noms comparables à ce qui adviendra plus tard.

C'est à partir des XII<sup>e</sup>-XIII<sup>e</sup> siècles que naissent les appellatifs. Les rues (le mot se généralise) vont porter des noms correspondant à différentes catégories, dont voici les principales : noms de regroupements professionnels (autrement dit de métiers), à caractère religieux, relatifs à des bâtiments ou des équipements civils ou militaires, relevant de la topographie (pentes, cours d'eau, fontaines), patronymiques (liés à des familles patriciennes influentes).

Nancy dans sa configuration du Moyen Âge, c'est-à-dire la « Vieille Ville », en offre tous les exemples et à part à peu près égale. Je reprends ma typologie : rue des Maréchaux, de la Lormerie (les lormiers sont les artisans armuriers) ; rue derrière Saint-Epvre ; rue du Moulin, du Four ou des Etuves ; rue de la Fontaine ou du Fossé ; rue Naxon ou rue Warnequel. Je renvoie aux ouvrages relatifs aux rues de Nancy et surtout au livre de Jean-Luc Fray.

Les caractères très habituels de l'odonymie médiévale nancéienne conduisent à une digression (que M. le Maire voudra bien excuser et que justifie la présence à nos côtés du Président Muller). Elle concerne l'originalité exceptionnelle des noms de rue messins. Vous avez tous un jour adressé quelque pli à quelque correspondant de la ville voisine « en Jurue », « en Chaplerue », « en Fournirue », « en Chandellerue », et notre sœur lorraine siège magnifiquement « en Nexirue ». Ce phénomène provient de la cristallisation de la langue romane à une haute époque où prévalaient encore des constructions de type latin, avec un génitif précédant le substantif. « Jurue », c'est la rue des Juifs. « Fournirue » celle des fourniers. Ajoutons que cette apparition s'effectue dans une ville d'origine antique, une ex-cité romaine, donc étendue et caractérisée par un urbanisme régulier, maîtrisable par les autorités, propice à une spécialisation des activités.

En regard de cela, Nancy connaît une urbanisation évolutive et heurtée, ce qui explique que les noms de rue présentent un caractère varié. Mais c'est le cas représenté à Metz, celui de la cohérence et de la prévalence des noms venus de l'artisanat et du commerce, qui est rare. Nancy rejoint au contraire la norme, car notre ville est (en matière de toponymie viaire) typique de sa catégorie, celle des villes naissant après l'an Mil autour d'un château, les bourgs castraux. Ces agglomérations croissent par étapes irrégulières en s'adaptant sans ordre aux éléments de relief et aux équipements légués par le passé. Cette situation est illustrée par le nom toujours conservé de l'artère principale de la Ville Vieille, la Grand'rue, appellatif jugé quelquefois tardif et parfois remplacé sur certains documents, mais en définitive indéradicable. Ce nom, qu'on retrouve dans quantités de villes, caractérise assez le second réseau urbain, celui de la croissance médiévale d'après l'an Mil. Il situe Nancy dans l'histoire des villes françaises.

Il me reste à faire la jonction avec mes confrères contemporanéistes. Elle conduit à évoquer la deuxième ville de Nancy, la Ville Neuve, celle du duc Charles III, créée à la fin du XVI<sup>e</sup> siècle. Celle-ci voit le triomphe des dénominations religieuses (rue Saint-Dizier, rue Saint-Jean, mais aussi rue des Dominicains et des Tiercelins ...). Stanislas confirme le mouvement en créant la rue Sainte-Catherine, en l'honneur de son épouse. Pour certains, c'était « trop de noms de saints et de couvents », notait Charles Courbe (1839-1885) dans son ouvrage essentiel. Je ne reviens pas sur le phénomène lui-même et me borne à éliminer la réaction trop immédiate qui consiste à voir là uniquement des références à des sanctuaires. Ce n'est pas faux, mais seulement partiel : ces noms viennent souvent aussi d'implantations, d'habitats antérieurs, disparus car englobés ou transférés dans la ville en croissance. C'est le cas de la rue Saint-Dizier (qui vient d'un ancien village) et de la rue Saint-Nicolas (nom d'un faubourg).

Mais, m'égarant là dans des temps qui ne sont pas de ma compétence, je retarde de manière coupable l'examen des traits de l'hodographie (comme l'on dit également) nancéienne qui nous préoccupent spécialement aujourd'hui. Je vous remercie.

Eléments de bibliographie :

J.-P. Leguay, *La rue au Moyen Âge*, Rennes, 1988.

J.-L. Fray, *Nancy-le-Duc. Essor d'une résidence princière dans les deux derniers siècles du Moyen Âge*, Nancy, 1986.

Ch. Courbe, *Les rues de Nancy, du XVI<sup>e</sup> siècle à nos jours*, 3 vol., Nancy, 1885-1886.